

Plaisirs et Angoisses

Poèmes français et anglais

John Theory



John Theory

Plaisirs et Angoisses

Poèmes français et anglais

© John Theory, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4762-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La lumière

Lumière, lumière qui passe,
Tes gerbes sondent l'infini.
Tu crées la forme de l'espace
Et le temps que tu définis.
Sans toi, il n'y a pas d'existence,
Ton parcours mesure l'instant
Et tu diffuses la substance
Dont tu fais vibrer le néant.
Tu te courbes, tu accélères
Aux écueils de la gravité,
Mais tu preserves tes repères
Pour le bien de l'obscurité.
Tu étales tes symphonies,
Tes musiques multicolores,
Dans les spectrales harmonies
D'abstraites peintures sonores.
Maladroitement tu circules
En rôdant autour des objets,
Car ni onde, ni particule,
Tu finis mal tous tes projets.
Qu'importe, pourvu que tu sois !
Que ta lueur toujours éclaire
La plume mise entre mes doigts,
La page où je ne sais me taire.

La jeune amoureuse

Ne pleure pas, reste tranquille,
Petite fille, calme-toi.
Comme le chagrin vient, facile,
Quand on est jeune comme toi.
Laisse couler tes grosses larmes,
Toute secouée de sanglots,
Rassérénée par le vacarme,
Les hurlements de ta radio.
Que la musique te transporte,
Dans les bras de ton grand amour,
Ce prince charmant qui t'emporte
Sur un beau tapis de velours.
Cet amoureux, homme de rêve,
Tu l'attends toujours ? Il viendra.
Dans la multitude, il se lève,
Et dans la foule, il t'entendra.
Tu es vierge et le désir pointe ?
Dans tes veines coule un sang chaud ?
Garde l'espoir, n'aie nulle crainte;
Une âme au loin te fait écho.
Ne pleure plus car le temps passe,
Saisis le bonheur chaque instant.
Évite que demain ne chasse
La douceur de tes vingt-quatre ans.

La graine

Depuis des mois, protégée par l'herbe et la mousse,
Ensevelie sous l'humus noir, loin du soleil,
La graine attend. L'instinct de sa race la pousse
À graviter aveuglément vers le soleil.

Le temps viendra où il faudra tenter de naître,
Quitter l'abri, chaud, cotonneux, des premiers jours,
En hésitant, timidement, laisser paraître
Un bras menu que l'inconnu effraie toujours.

Pour commencer avec bonheur son aventure,
Elle n'attend qu'un signal secret et mystique
Qui, par un acte universel de la nature,
Va amorcer sa trajectoire fantastique.

Loin des regards, dans sa cahute souterraine,
Déjà sa lutte et son labeur se font constants;
Dès le moment où la capsule ouvre sa gaine,
La plante essuie l'hostilité des éléments.

Et pour survivre, il lui faudra peiner, souffrir,
Vaincre le mal, les ennemis guettant ses pas,
Si le hasard lui est heureux à l'avenir,
Sa destinée sera semée de maints combats.

Nuit d'amour dans la campagne

Un souffle chaud dans la verdure
Se perd, annonçant le matin,
Et berce avec désinvolture
Le monde endormi et serein.

L'aube se lève, paresseuse,
Et sa caresse qui séduit
Repousse la trame nerveuse
Du voile triste de la nuit.

La lune froide se tient coi.
Le ciel est jeune et magnifique.
Au vieux firmament qui décroît
Scintille une étoile mystique.

À découvert, nue, se dévoile
Une colline au sein pesant.
Un ruisseau complète la toile,
Timide, hagard, maussade et lent.

La nuit s'agite, se débat,
Contre l'ennemi qui l'enchaîne.
Le jour lui livre un long combat
Et la poursuit de par la plaine.

Mon amour, j'exhale, pensif,
L'air imprégné de rosée fine.
Je dépose un baiser lascif
Sur ta lèvre molle et taquine.

Ta peau mielleuse m'alourdit

Et dans tes bras d'ardente braise,
Je me plonge et je m'étourdis,
Ô seule source qui m'apaise !

Été à New York

New York, pendant l'été, aux jours de canicule,
Quand, dans l'air surchauffé où nul vent ne circule,
On hume les odeurs de tes puantes rues,
Cherchant en vain à fuir tes masses saugrenues,

Sur ton trottoir fumant, d'ordures tapissé,
Où les clochards, les fous, les drogués ont pissé,
Une foule sordide, à moitié nue, se presse,
Avalant sa rancoeur et cachant sa détresse.

Dans le bruit infernal des voitures qui passent,
Entouré des étals des marchands qui s'entassent,
Bousculé, harcelé, refoulant sa colère,
Le promeneur désemparé se désespère.

Nul répit, nul repos dans ton monde étouffant.
L'enfant est un adulte et l'adulte un enfant.
Partout l'on voit percer la laideur et la haine,
Et au moindre prétexte, un combat se déchaîne.

Moi, perdu dans ton hostile univers, je flotte,
Ahuri, comme un tonneau vide qui tremblotte,
Éberlué, à la dérive sur les eaux,
Traînant sur mes habits l'odeur des caniveaux.

L'obsédée d'amour

Petite, je vois ta tristesse.
Je comprends ta mélancolie.
Prends soin d'éloigner ta jeunesse
Des bourrasques de la folie.

Un Roméo lointain t'obsède ?
Un être idéal et distant.
Est-il prudent qu'il te possède,
Qu'il envoûte ton coeur d'enfant ?

Chez toi, tu es en sa présence.
Le jour, au travail, il est là.
Dans toutes les rues il s'avance,
A chaque endroit il vient, il va.

Dans ton lit, c'est lui qui t'enlace,
Enfoui dans tes bras qu'il dévore.
Et ton corps moite ne se lasse
Jamais, quand il te déshonore.

Petite, il faut grandir ! Le rêve,
Si beau qu'il soit, n'est pas la vie,
Et son opium n'est qu'une trève
Qui t'encourage en ta folie.